

après s'être taillé une niche dans une espèce de panthéon, s'y percher grotesquement aux regards ébahis de la foule.

O critique où étais-tu ?

Si nous voulions sonder plus avant, nous trouverions encore que ce sont les louanges exagérées qui ont créé tous ces myrmidons de la littérature et de la politique, toutes ces vanités affamées et pédantesques qui prétendent réformer le gouvernement et la société, et battent en attendant le pavé de nos villes et les colonnes de certains journaux, en faisant souffrir tout le monde.

Ce que nous disons de la littérature, nous pouvons l'appliquer à la musique. Nous y retrouvons, avec le même dévouement la même critique choyant, caressant, écrasant de couronnes inglorieuses le crétinisme et le génie.

Quant à notre peinture, elle persiste à rester sous le ciel bleu de l'Italie.

Le tableau que nous venons d'esquisser à grands traits n'est guère flatteur ; nous maintiendrons cependant qu'il est rigoureusement vrai et fidèle, et dussent les vérités que nous tenons dans les mains, nous brûler jusqu'aux os en éclairant nos frères, nous n'en aurons pas moins le courage de promener le flambeau parmi les ténèbres, prenant au collet les voleurs de leur nom et leur faisant rendre une gloire usurpée et volée au génie ; encourageant, conseillant ceux-ci, admirant ceux-là.

A de certaines heures, il est bon qu'il y ait certains dévouements qui fassent honte à certaines lâchetés d'âme et de conscience ; l'Histoire est là qui le prouve, et nous avons foi dans l'Histoire.

Nous le demandons : N'est-il pas temps, n'est-il pas plus que temps que l'on travaille sérieusement à opposer une digue solide au flot envahisseur de ces productions absurdes qui se traduisent en littérature par certains pamphlets, en musique par d'odieux tapotages, et en peinture par un déplorable abus du vert ?

Lorsque nous voyons, chaque jour, d'audacieux saltimbanques, ennemis déclarés de la littérature et de l'harmonie réunir, dans une union fraternelle, leurs coupables efforts pour fausser et corrompre à tout jamais le bon goût et les saines traditions, n'est-ce pas le devoir de tous ceux qui aiment sincèrement l'art et leur pays de pousser le cri d'alarme, de monter vaillamment sur la brèche et de crier à ces ennemis :

Vous n'irez pas plus loin !

Nous ne serons pas seuls dans cette sainte croisade. Il y a sur ce sol, Dieu merci ! assez de nobles cœurs, assez de plumes intrépides et bien inspirées qui entendront notre appel et viendront se rallier autour de notre drapeau.

Tous ceux qui n'ont pas le cœur dans le ventre, tous ceux qui ont le sentiment du beau, tous ceux qui comprennent que les appétits de la matière sont ceux de la brute, et que les aspirations de l'esprit sont celles de l'homme qui a conscience de sa dignité et de sa mission, encourageront et seconderont nos efforts.

Nous faisons donc un appel au pays. A nous les vaillants cœurs qui ont voué un culte à l'art pur, à l'art vrai, et qui répudient les prostitutions de l'intelligence et ses monstruosité stériles. A nous les jeunes hommes qui, dédaigneux des idées d'autrui, sauront féconder les leurs en exploitant le vaste champ de nos glorieuses légendes

encore ensevelies dans un honteux oubli. A nous tous ceux qui savent tenir une plume.

Nos colonnes leur sont ouvertes toutes grandes ; et bientôt, grâce à leur généreux concours et à nos efforts, nous pourrions dire à la France, avec un légitime orgueil : nous n'avons pas dégénéré.

PAUL STEVENS.

VARIÉTÉS.

PROMENADE DANS LA RUE NOTRE-DAME.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas ; telle est la réflexion que je faisais l'autre jour, en suivant d'un pas lent et oisif la longue rue Notre-Dame. Il y a tout au plus trois semaines, la glace couvrait encore de son froid linceul ce même sol dont la poussière joue avec la brise et qu'un radieux soleil colore de ses feux renaissants. Naguère, des tapis de neige sous nos pieds, dans l'air une température à faire éclore des ours blancs, des avalanches mal apprises tombant du haut des toits, sans crier : gare, sur le piéton inattentif, des traîneaux filant comme des sylphes avec leurs symphonies de clochettes, de gracieuses figures emmaillottées dans des nids d'hermine ou de vison. Aujourd'hui la scène a changé et le spectacle d'hier n'est déjà plus qu'un souvenir. La glace est devenue rivière, le traîneau dort sous la remise auprès de ses clochettes silencieuses, l'hermine détronée git appendue dans les poudreux bas-fonds de la garde-robe, et l'hiver recueillant, comme de saintes reliques, dans les plis de son manteau en loques ses glaçons amaigris et mutilés, leur a dit : *haur bonum hic nos esse* : mes enfants, il n'est pas bon pour nous de rester en ces lieux ; levons le pied et changeons de patrie.

Mai a exilé Décembre : aux acres piquées de l'autan a succédé l'haleine des zéphyrs. Ainsi vont les choses de ce monde ; le deuil après la joie, après les larmes, le sourire et les fêtes. Autour de moi, je ne voyais que des visages épanouis et des lèvres souriantes, sur ma tête, que des flots d'azur et des rayons de lumière. Calèches aux roues brillantes et rapides, négociants affairés, avocats, jeunes filles et enfants, le monde entier allait, venait, passait et repassait encore sous mes yeux, comme une tournante fantasmagorie, avec ses préoccupations, son insouciance, sa splendeur et sa gaieté. Pas un front qui fût soucieux ou rembruni ; quand l'hiver a plié sa tente, la tristesse n'est plus de saison et les pleurs s'envolent sur l'aile des frimas. Je regardais et tout m'apparaissait pur et radieux comme le papillon diapré nouvellement éclos des limbes de la chrysalide ; c'est que la fée du printemps était sortie de son sommeil, le front couronné de perles et de guirlandes ; à son coup de baguette, la nature se transforme, les champs reprennent leur parure, l'atmosphère ses parfums, et alors, tout respire sous les cieux l'harmonie, la fraîcheur et la beauté : l'oiseau comme la rose, la rose comme l'oiseau, les femmes comme les oiseaux et les roses.

J'étais en verve d'observations poétiques, lorsqu'ayant abandonné le trottoir en faveur d'une crinoline qui accaparait à elle seule la place de huit hommes rangés en bataille, je me sentis vivement heurté au coude par le brancard d'un véhicule qui brûlait le pavé ; pour comble d'infortune, ce véhicule était un cab !... un cab ! le cauchemar de mes nuits et l'épouvantail de mes veilles ! Quel est donc le monstre à face humaine qui a poussé la haine de ses semblables jusqu'à inventer le cab ? je n'en ai usé qu'une fois, mais la leçon a suffi, et comme le corbeau de la fable, j'ai juré qu'on ne m'y prendrait plus. A peine est-on assis dans ces caisses roulantes, qu'on se demande à la résistance des coussins, s'ils sont rembourrés avec des épis de blé-d'inde ou des noyaux de pêches ; mais c'est surtout, quand vous roulez dans l'es-